

SAMEDI 19 AVRIL - 20H

Johannes Brahms

Concerto pour piano n° 2 en si bémol majeur op. 83

entracte

Anton Bruckner

Symphonie n° 6 en la majeur

Radio-Sinfonieorchester Stuttgart des SWR

Sir Roger Norrington, direction

Nicholas Angelich, piano

Radio France fournit l'assistance technique pour cet enregistrement pour le compte de la radio allemande SWR.

Fin du concert vers 22h15.

Johannes Brahms (1833-1897)

Concerto pour piano n° 2 en si bémol majeur op. 83

Allegro non troppo

Allegro appassionato

Andante

Allegretto grazioso

Composition : 1878-1881.

Création : à Budapest, le 9 novembre 1881, par l'auteur au piano.

Dédicace : « à mon cher ami et maître Eduard Marxsen ».

Première édition : septembre 1882 chez Simrock.

Durée : environ 45 minutes.

« *Libre mais joyeux* ». Derrière cette devise de Brahms inspirée de celle de son ami Joachim (« *Libre mais seul* ») se cache une complicité de longue date avec la solitude. Le musicien s'en plaint souvent dans sa correspondance lorsqu'il se confie à ses amis intimes. « *Il me l'a dit lui-même : "on croit que je suis heureux quand j'ai l'air de participer à la gaieté générale, mais je n'ai pas besoin de vous dire qu'intérieurement, je ne ris pas"* », rappelle Rudolf von der Leyen en 1884. Florence May, l'une de ses élèves, se souvient de son abord réservé : « *Dans la contenance de Brahms, il y avait un mélange de sociabilité et de réserve qui me donna l'impression d'avoir affaire à un homme plein de bonté mais aussi à quelqu'un qui était difficile à connaître vraiment. Quoique toujours agréable et amical, il y avait cependant en lui quelque chose qui laissait à penser que sa vie n'avait pas été exempte de désillusions* ». En dehors des heures consacrées à la composition, ce sont la lecture, la fréquentation de ses amis ainsi que le ressourcement dans la nature et les voyages qui organisent sa solitude et occupent son temps libre. L'année est ainsi parfaitement réglée : il passe ses hivers à Vienne ou en Allemagne - au hasard de quelque tournée -, effectue un voyage en Europe au printemps puis séjourne l'été dans des lieux enchanteurs tels Pörtlach, Thun, ou Wiesbaden.

C'est à Pressbaum, près de Vienne, dans un de ces lieux retirés proches des forêts, des lacs et des montagnes, que Brahms achève, durant l'été 1881, la rédaction de son *Concerto pour piano n° 2*. L'année a suivi son cours habituel : des concerts en Allemagne, en Hollande et en Europe centrale au cours de l'hiver, un retour éphémère à Vienne puis un départ au printemps pour l'Italie. La chaleur estivale et la quiétude de Pressbaum lui laissent enfin le temps d'achever son nouvel ouvrage, un opus qui lui aura demandé près de quatre années de labeur. Esquissé dès l'année 1878, sous forme de fragments épars notés au hasard, le concerto a en effet progressivement mûri pour devenir l'une de ses œuvres les plus abouties et les plus finement ciselées. Brahms en inscrit le point final au cours de l'été. « *Je dois vous dire que j'ai écrit un petit concerto pour piano, avec un joli petit scherzo. Il est en si bémol ; bien que cela soit une très bonne tonalité, je crains de l'avoir mise à contribution un peu trop souvent* », écrit-il à Herzogenberg.

En fait de « *petit concerto* », la partition est l'une des plus longues et des plus exigeantes du répertoire. L'ajout d'un scherzo, initialement prévu pour le *Concerto pour violon*, renouvelle la conception habituelle en trois mouvements pour se rapprocher de celle, quadripartite, de la symphonie. Chaque mouvement présente en outre une facette différente du compositeur. Le premier évoque le virtuose et l'homme amoureux de la nature, toujours prêt à une longue promenade dans les forêts. Le dialogue initial du soliste avec le cor confère ainsi à l'œuvre une teinte pastorale tout en offrant un début singulièrement original et romantique. La bravoure instrumentale, proche des *Variations sur un thème de Paganini*, rappelle le virtuose de premier ordre qu'est toujours Brahms. L'humeur improvisée cache, elle, une structure particulièrement affinée où l'on reconnaît l'architecte inspiré par Beethoven et Schumann. Le principe ancien de la double exposition (la première par l'orchestre, la seconde par le soliste) est rénové grâce à l'entrée immédiate du soliste auquel est confiée une grande cadence dès les premières mesures. À une première et brève présentation des thèmes succède une seconde où les éléments sont développés sitôt leur énoncé, embellis par les ambivalences majeur/mineur et les figurations pianistiques sans cesse renouvelées. Le développement dans les tons éloignés et la réexposition abrégée prolongent l'idée d'une forme mosaïque qui prône l'invention momentanée et évite les symétries trop marquées. Le lien organique entre les éléments, sensible dès une première audition, achève enfin de donner corps à cette étonnante fantaisie romantique où cohabitent esprit de digression et architecture rigoureuse.

Le scherzo tumultueux et passionné, lancé par un premier thème énergique, rappelle les œuvres fantastiques des premières années. La tonalité de *ré mineur* est celle des partitions les plus dramatiques de Brahms, tels le *Concerto pour piano n° 1* ou la *Première Ballade op. 10*. Le trio - la partie centrale - consacre l'arrivée du mode majeur et évoque Haendel (compositeur particulièrement estimé par Brahms) par son caractère robuste.

L'andante propose une coupure au sein de l'ensemble. Le ton, intime, est celui de la confiance. Les terres symphoniques sont délaissées au profit d'une écriture chambriste, sinon vocale. Le thème initial, présenté par le violoncelle solo, anticipe sur celui du lied op. 105 n° 3, dont le texte célèbre l'approche de la mort. La forme ternaire montre dans la première partie l'habileté de Brahms à varier un thème par une multitude de moyens - les dialogues orchestraux, le travail rythmique, les emprunts en mineur, les allusions à des tonalités éloignées. La partie centrale met, elle, le temps en suspens. Quelques arpèges lentement égrenés, des fragments mélodiques séparés de silences, de longues tenues de vents embellies d'une coloration chromatique de la clarinette créent un moment de haute poésie où les mots paraissent superflus.

Le finale, enfin, referme l'œuvre dans l'esprit du divertissement, comme pour faire oublier l'émotion profonde du mouvement lent. Le premier couplet évoque les mélodies d'Europe centrale et les œuvres « hongroises », telles les célèbres *Rhapsodies*. Il évoque ainsi une autre facette de ce musicien insondable, libre et joyeux mais aussi nostalgique, enthousiaste, passionné et parfois amer ou mélancolique.

Anton Bruckner (1824-1896)

Symphonie n° 6 en la majeur

Maestoso

Adagio

Scherzo

Finale

Composition : automne 1879-septembre 1881.

Création : de façon fragmentaire du vivant de son auteur, l'adagio et le scherzo étant seuls exécutés le 11 février 1883 sous la baguette de Wilhelm Jahn ; de façon intégrale mais à titre posthume le 26 février 1899 à Vienne sous la direction de Gustav Mahler.

Dédicace : à Anton Ölzelt-Newin.

Durée : environ 55 minutes.

Si les noms de Brahms et de Bruckner sont aujourd'hui heureusement réunis dans les programmes de concert, il n'en va pas de même à leur époque. Dans le cours des années soixante-dix, le premier est une figure dominante de la vie musicale viennoise, contrairement au second qui est pourtant de dix ans son aîné. La *Symphonie n° 2* de Bruckner est créée avec succès en 1873 mais sa *Troisième symphonie* est violemment rejetée par l'Orchestre philharmonique deux ans plus tard. Ses œuvres sont depuis régulièrement passées sous silence. D'une timidité maladive, le musicien est constamment en proie au doute et ne cesse de réviser ses partitions, mal conseillé par ses proches et trop influençable. Ses dons d'organiste sont plus prisés que ses talents de créateur et l'on persiste à ne voir en lui qu'un compositeur d'église. Pire, son admiration pour Wagner lui aliène la majeure partie de la critique viennoise, conservatrice mais influente. Brahms entretient en outre avec lui des relations ambiguës, faites tour à tour d'indifférence, de cruauté ou d'estime. Il dénigre parfois violemment ses talents (« *Bruckner, un pauvre nigaud, un malheureux fou que les moines de Saint-Florian ont sur la conscience* », déclare-t-il un jour en faisant allusion au lieu où Bruckner avait reçu sa formation) mais connaît parfaitement ses œuvres et tient à assister à son enterrement bien que gravement malade lui-même. « *Par un curieux caprice du destin, Johannes Brahms et Anton Bruckner sont arrivés à Vienne la même année, en 1868, pour y passer l'essentiel de leur existence. Mais on aurait peine à établir entre eux un parallèle quelconque, hors le goût de la solitude, une certaine rusticité de comportement et le célibat auquel l'un et l'autre se sont tenus. Le Nord-Allemand et l'Autrichien, le libre-penseur et le musicien d'église, le citadin et le provincial, l'homme de culture et l'homme d'instinct, le technicien raffiné et le bâtisseur naïf de cathédrales sonores ne se ressemblent en rien* », conclut Henry Louis de La Grange.

La *Sixième Symphonie* est écrite à une période de transition qui voit le sort du musicien s'améliorer progressivement. À l'approche de la soixantaine, Bruckner peut enfin récolter les fruits de plusieurs années de labeur et goûter une reconnaissance longtemps espérée. Nommé professeur d'harmonie à l'université, il se voit offrir en 1880 une invitation à diriger

sa *Messe en ré mineur*. Il connaît l'année suivante son premier grand succès avec la création de la *Quatrième Symphonie* puis apprend avec joie que l'éditeur Theodor Rättig accepte de publier sa *Troisième Symphonie*, la première éditée. Ces marques d'estime provoquent un nouvel élan créateur : il écrit coup sur coup son *Quintette à cordes*, le *Te Deum* et la *Sixième Symphonie*. Esquissée dès l'été 1879, cette dernière est achevée au mois de septembre 1881. Elle ne sera jamais remaniée par Bruckner, ce qui est suffisamment rare pour être noté. Son audition aisée rend en tout cas peu compréhensibles les attaques subies par le compositeur en son temps. La symphonie est en effet de facture classique et semble plus proche de Beethoven ou de Brahms que de Liszt ou de Wagner.

Le premier mouvement suit le plan usuel d'un *allegro* de sonate : une exposition des thèmes puis un travail de développement dans la partie centrale avant une reprise plus ou moins symétrique. Bruckner élargit les perspectives en proposant trois groupes thématiques distincts juxtaposés les uns aux autres sans souci de transition. Le premier thème est de nature sombre et inquiétante ; présenté par les violoncelles et les contrebasses dans le registre grave, il est exposé sur un rythme obstiné des cordes et enrichi de notes étrangères à la tonalité, ce qui lui confère une aura singulière. Le deuxième est de caractère tour à tour lyrique et contemplatif ; énoncé en mineur par les violons dans un tempo plus lent, il est agrémenté d'une réplique du hautbois puis développé en plusieurs phases jusqu'à son épanouissement dans l'aigu, dans un ton redevenu majeur. Le troisième thème conserve quelques aspects du choral - ces hymnes luthériens entonnés par les fidèles à l'église ; confié aux cuivres, soumis à un labeur constant, il couronne l'exposition en instaurant progressivement un sentiment de plénitude. Le développement central prend l'apparence d'un voyage initiatique où les éléments sont fragmentés, renversés, reformulés, transposés dans différentes tonalités comme s'ils subissaient une série d'épreuves. Soudée au développement et amenée par des modulations brutales, la réexposition montre un travail progressif de métamorphose des thèmes, parfois jusqu'à leur complète transfiguration. Ainsi le premier élément parvient-il à la lumière, dans les dernières mesures, au terme d'une vaste arche de temps où le lyrisme, le sentiment religieux (le choral) et le travail acharné auront joué leur rôle - l'amour, la foi et le labeur menant à la délivrance.

L'*adagio* suit le même plan que le premier mouvement : trois groupes thématiques de caractères distincts, juxtaposés, repris puis transfigurés par une coda consolatrice. D'humeur élégiaque, le premier groupe unit une progression des cordes à un chant endeuillé du hautbois - une plainte qui prendra l'aspect d'un cri de douleur lors de la réexposition. Le deuxième est fondé sur un contrepoint lyrique des cordes animé par des glissements chromatiques et des irisations harmoniques évoquant les ambiguïtés majeur/mineur du premier thème. Le troisième est une marche funèbre en mineur, dans un tempo ralenti, qui confère au discours une teinte pessimiste. La forme, symétrique, permet de faire revivre une deuxième fois les événements sous un éclairage différent (grâce à l'ajout de courts sommets expressifs et à de subtils changements de couleurs instrumentales), laissant deviner le passage du temps. Les thèmes, de nature mélodique,

sont liés par quelque élément discret - une courte cellule d'intervalle, un rythme, une même courbe mélodique : bien que relevant de sphères émotionnelles différentes, ils paraissent ainsi soudés comme s'ils n'exprimaient que les conflits et les élans du moi.

Le scherzo marque un retour à la réalité après la rêverie précédente. La forme, à retours, unifie les humeurs tour à tour mystérieuses, dramatiques, épiques ou optimistes au sein d'un ensemble ordonné qui permet de contrôler les émotions, voire de les mettre à distance.

Le finale, enfin, débute dans des tons nocturnes, sur une mélodie dépressive présentée par les cordes seules. Deux autres thèmes lui succèdent : l'un lyrique, soumis à un travail immédiat de développement, l'autre bref et confié au hautbois. Une dialectique raffinée des éléments, où les montées de sève sont contredites par des retombées mélancoliques, précède une coda monumentale où le thème initial du premier mouvement est récapitulé après près d'une heure de musique. Ce retour insolite prélude à une apothéose finale qui referme l'œuvre dans un sentiment de grandeur. La symphonie semble dès lors n'avoir été qu'une lente progression vers la lumière, atteignant cet idéal au terme de nombreuses errances, de nombreuses luttes et épreuves. Elle apparaît ainsi comme une métaphore de la vie même de Bruckner mais peut prendre d'autres formes de signification, symboliques, voire métaphysiques.

Jean-François Boukobza

Nicholas Angelich

Né aux États-Unis en 1970, Nicholas Angelich donne son premier concert à 7 ans et entre à 13 ans au Conservatoire de Paris (CNSMDP) où il étudie avec Aldo Ciccolini, Yvonne Loriod et Michel Béroff. Il travaille également avec Marie-Françoise Bucquet, Leon Fleisher, Dmitri Bashkirov et Maria João Pires. En 1989, Nicholas Angelich remporte à Cleveland le deuxième prix du Concours international Robert-Casadesus et en 1994, le premier prix du Concours international Gina-Bachauer. Sous le parrainage de Leon Fleisher, il reçoit en Allemagne le prix des jeunes talents du Festival de piano de la Ruhr. Grand interprète du répertoire classique et romantique, il donne l'intégrale des *Années de pèlerinage* de Liszt au cours de la même soirée. Il s'intéresse également à la musique du XX^e siècle - Messiaen, Stockhausen, Pierre Boulez, Éric Tanguy et Pierre Henry dont il crée le *Concerto sans orchestre*. Il s'est produit avec l'Orchestre National de Lyon et David Robertson, les orchestres de Strasbourg et de Montpellier avec Jerzy Semkow, l'Orchestre National de France et Marc Minkowski, l'Orchestre de Monte-Carlo et Kenneth Montgomery, l'Orchestre Philharmonique de Radio France et Paavo Järvi, l'Orchestre de Toulouse à Amsterdam avec Jaap Van Zweden et à Saint-Sébastien avec Yannick Nézet-Séguin, l'Orchestre de Chambre de Lausanne et Christian Zacharias, le Hessischer Rundfunk de Francfort et Hugh Wolff, la SWR de Baden-Baden et Michael Gielen, le Seoul Philharmonic. On a également pu l'entendre en récital à Paris, Bordeaux, La Roque d'Anthéron, Nantes, Genève,

Bruxelles, Munich, Luxembourg, Brescia, Crémone, Rome, Lisbonne, Bilbao et Tokyo. En mai 2003, Nicholas Angelich fait ses débuts avec le New York Philharmonic et Kurt Masur (*Concerto n° 5* de Beethoven). Toujours sous la direction de ce dernier, mais avec l'Orchestre National de France, il effectue une tournée en avril 2004 au Japon (*Concerto n° 2* de Brahms) - où il retourne en mai 2005. En 2003, il participe au 10^e anniversaire du Festival de Verbier. Durant l'été 2005, il se produit au Festival Martha Argerich de Lugano, est réinvité à Verbier et interprète les deux concertos de Brahms à La Roque d'Anthéron avec l'Orchestre symphonique de Saint-Petersbourg. Récemment, Nicholas Angelich s'est produit en soliste avec le London Philharmonic (sous la direction de Kazushi Ono) ainsi qu'avec l'Orchestre National de Russie et Vladimir Jurowski. Il a effectué une tournée de récitals en janvier 2007 à Londres, Amsterdam, Paris, Lyon, Milan et Genève. Au cours de la saison 2007-2008, il donne trois concerts à Vienne avec le Tonkünstler-Orchester et Kristjan Järvi, joue avec le l'Orchestre philharmonique de Rotterdam, l'Orchestre Métropolitain du Grand Montréal, l'Atlanta Symphony Orchestra (direction Emmanuel Krivine), le London Philharmonic (direction Louis Langrée). Passionné de musique de chambre, il joue avec Joshua Bell, Maxim Vengerov, Akiko Suwanai, Renaud et Gautier Capuçon, Jian Wang, Dimitri Sitkovetsky, Gérard Caussé, Antoine Tamestit, Paul Meyer, les quatuors Ysaÿe et Prazák. Il donne également des concerts de musique de chambre au Japon (Tokyo, Sapporo, Osaka...) et en Amérique du Nord (New York,

San Francisco, Québec, Montréal, Ottawa...). Nicholas Angelich a enregistré un récital Rachmaninov chez harmonia mundi, un récital Ravel chez Lyrinx pour lequel il a reçu les plus hautes distinctions, ainsi que *Les Années de pèlerinage* de Liszt (Choc du *Monde de la Musique* en 2004) et un enregistrement consacré à Beethoven (Choc du *Monde de la Musique* en 2005) chez Mirare. Il a également réalisé un cycle Brahms chez Virgin Classics comprenant les *Trios* avec Renaud et Gautier Capuçon (Preis der deutschen Schallplattenkritik), les *Sonates pour violon et piano* avec Renaud Capuçon (Diapason d'or et Choc du *Monde de la Musique*), un récital Brahms en février 2006 (Choc du *Monde de la Musique*) et un récital Brahms en janvier 2007 (Choc du *Monde de la Musique*, BBC Music Choice). Un enregistrement du *Concerto n° 1* de Brahms avec l'Orchestre symphonique de la Radio de Francfort et Paavo Järvi vient tout juste de paraître.

Sir Roger Norrington

Né à Oxford (Royaume-Uni) dans une famille de musiciens, Sir Roger Norrington a commencé le violon et le chant alors qu'il était encore enfant. Il a étudié l'histoire à la Westminster School de Londres et la littérature anglaise à Cambridge. Après avoir passé plusieurs années à pratiquer la musique en amateur tout en travaillant comme éditeur de livres universitaires, il a repris ses études au Royal College of Music de Londres et entrepris une carrière de chanteur et de chef d'orchestre. En 1962, il a créé le Chœur Schütz, avec lequel il a enregistré plusieurs disques et donné de nombreux concerts. En 1969, il a été

nommé directeur musical de l'Opéra du Kent, où pendant les quinze années de son mandat, il a dirigé plus de 400 représentations de 40 opéras. Il a créé les London Classical Players en 1978 pour renouer avec le style d'interprétation des années 1750 à 1900. Cet orchestre a connu un succès considérable, en particulier avec l'intégrale des *Symphonies* de Beethoven qu'il a enregistrée pour EMI. Les disques qu'il a consacrés à Haydn, Mozart et Beethoven, Mendelssohn, Schubert, Schumann, Brahms, Wagner et Bruckner ont quant à eux permis aux auditeurs de se faire une idée de la façon dont la musique de ces compositeurs sonnait à leur époque. Pendant les années 80 et 90, Sir Roger Norrington a été particulièrement sollicité en tant que chef invité. Il a occupé le poste de chef principal du Sinfonietta de Bournemouth et il a collaboré avec Covent Garden, l'English National Opera, le BBC Symphony Orchestra et l'Orchestre Philharmonia de Londres. À l'étranger, on l'a par ailleurs entendu à New York, Washington, Boston, Chicago, Cleveland, Philadelphie, San Francisco et Los Angeles ainsi qu'à la tête du Philharmonique de Berlin, du Philharmonique de Vienne, de l'Orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam et de l'Orchestre de Paris. En 1998, Sir Roger Norrington a été nommé chef principal du Radio-Sinfonieorchester Stuttgart des SWR et chef principal de la Camerata de Salzbourg (qu'il a quittée en 2006). C'est avec ces deux ensembles qu'il a développé le style d'interprétation historique qui l'a rendu célèbre et qui consiste à transposer les besoins habituels des orchestres d'instruments

d'époque dans un « contexte » moderne. Le nombre d'instrumentistes, les plans de salles, les coups d'archet, le phrasé, le tempo et l'articulation sont scrupuleusement respectés, tandis qu'une attention toute particulière est accordée à la pureté du son, son qui exclut le recours continu au vibrato caractéristique de la fin du XX^e siècle. Le résultat est étonnant. Le Radio-Sinfonieorchester Stuttgart des SWR compte aujourd'hui parmi les meilleures formations européennes et a su conquérir un public fidèle en Allemagne et à l'étranger. Ses récentes apparitions aux BBC Proms de Londres, au Festival d'Édimbourg ou au Bozar de Bruxelles ont littéralement enthousiasmé le public, et la série d'enregistrements qu'il a réalisée sous le label SWRmusic (en coopération avec Hänssler Classic) a permis aux professionnels et aux amateurs du monde entier d'entendre les œuvres des grands compositeurs du passé telles qu'elles sonnaient de leur vivant. Au même titre que ses enregistrements de Berlioz, Schubert, Mendelssohn, Schumann, Brahms, Tchaïkovski, Elgar et Mahler, l'intégrale des *Symphonies* de Beethoven par le Radio-Sinfonieorchester Stuttgart des SWR sous la direction de Sir Roger Norrington a étonné les auditeurs par la pureté du son, l'expressivité du phrasé et la transparence des textures orchestrales. Bien que Sir Roger Norrington invite fréquemment d'autres orchestres à partager ses vues sur l'interprétation historique de la musique, le Radio-Sinfonieorchester Stuttgart des SWR est aujourd'hui à la pointe de cette tendance.

Radio-Sinfonieorchester Stuttgart des SWR

Le Radio-Sinfonieorchester Stuttgart des SWR est l'un des principaux ambassadeurs du Land du Bade-Wurtemberg. Chaque année, il donne environ 90 concerts à Stuttgart, dans la région couverte par la radio SWR ainsi que dans les lieux les plus prestigieux en Allemagne et à l'étranger. Depuis sa création, il s'est employé à entretenir la grande tradition symphonique avec ses interprétations exemplaires des grandes œuvres des répertoires classique et romantique sans pour autant négliger la musique contemporaine et les œuvres plus rarement jouées. En 1971, l'arrivée de Sergiu Celibidache au poste de chef principal a marqué un tournant dans l'histoire de l'orchestre. À travers ses répétitions intensives et inspirées, il a poursuivi un idéal sonore qui a conditionné l'interprétation de la musique pour orchestre pendant de nombreuses années. Sir Neville Marriner, qui lui a succédé en 1983, a élargi les horizons de l'orchestre en organisant des tournées internationales en Extrême-Orient et aux États-Unis. Il a été remplacé en 1989 par Gianluigi Gelmetti, qui a pour sa part mis l'accent sur les répertoires italien et français. Un autre chef charismatique, Georges Prêtre, a été nommé directeur artistique du Radio-Sinfonieorchester Stuttgart des SWR en 1996 - bien qu'il ait aujourd'hui quitté ses fonctions, il demeure chef lauréat de l'orchestre. Chef principal de l'orchestre depuis 1998, Sir Roger Norrington a contribué à modeler le son de cet ensemble en combinant d'authentiques interprétations sur instruments d'époque avec les moyens

d'un orchestre symphonique moderne. Le résultat a été qualifié par les critiques de « son de Stuttgart » - un son qui s'adapte à la configuration de l'orchestre, à l'instrumentation, à l'articulation, au phrasé et au style de chaque compositeur. Aujourd'hui, le Radio-Sinfonieorchester Stuttgart des SWR a pour chefs invités permanents Andrey Boreyko et Peter Eötvös. Chacun d'entre eux continue de faire évoluer l'image de l'orchestre en mettant l'accent sur un répertoire particulier. Andrey Boreyko se concentre par exemple sur la musique du XX^e siècle et sur un large éventail de styles associés à la musique contemporaine. Peter Eötvös élargit quant à lui le répertoire de l'orchestre avec ses interprétations de musique moderne accompagnées de présentations fascinantes. Son enregistrement du *Château de Barbe-Bleue* de Bartók avec le Radio-Sinfonieorchester Stuttgart des SWR a été nommé aux Grammy Awards en 2004. Le Radio-Sinfonieorchester Stuttgart des SWR est régulièrement à l'affiche des plus grandes salles au monde. Il s'est produit au Japon, en Chine et aux BBC Proms de Londres et donne des tournées de concerts en Europe. Ses apparitions à l'étranger ont notamment permis de l'entendre au Musikverein de Vienne, à Paris, à Londres, à Berlin, à Zurich, à Munich et à Madrid, à la Frauenkirche de Dresde, au Bozar de Bruxelles et au Festival du Rheingau. Il a par ailleurs donné un concert avec Gustavo Dudamel et Hilary Hahn à l'occasion des 80 ans du pape Benoît XVI.

Violons

Mila Georgieva
 Carl-Magnus Helling
 David Schultheiß
 Gabriele Turck
 Karl-Heinz Schlenker
 Karsten Peters
 Monika Wiedemann-Hölszky
 Lukas Friedrich
 Stefan Bornscheuer
 Gesa Jenne-Dönneweg
 Stefan Knotte
 Matthias Hochweber
 Helke Bier
 Michael Hsu
 Julia Schautz
 Rong Hua A
 Emily Körner
 Silke Meyer-Eggen
 Joo-Wha Yoo
 Jaroslav Stastny
 Werner Burkhoff
 Peter Lauer
 Ada Gosling
 Sylvia Schnieders
 Alina Abel
 Monika Renner-Auers
 Insa Andrea Fritsche
 Maria Kranzfelder
 Karin Adler
 Peter Prislín

Altos

Paul Pesthy
 Ingrid Philipp
 Dirk Hegemann
 Sally Clarke-Bromig
 Dora Scheili
 Nicole Unger
 Teresa Jansen
 Jakob Lustig
 Janis Lielbardis
 Andrea Soldan
 Sonsoles Jouve del Castillo
 Lydia Bach

Violoncelles

Mikael Samsonov
 Marin Smesnoi
 Hendrik Then-Bergh
 Gottfried Hahn
 Ute Pohl
 Johannes Zagrosek
 Fionn Bockemühl
 Wolfgang Dühorn
 Ulrike Hofmann
 David Cofré

Contrebasses

Konstanze Brenner
 Felix von Tippelskirch
 Axel Schwesig
 Frederik Stock
 Astrid Stutzke
 Christoph Dorn
 Ryutaro Hei
 Monika Kinzler

Flûtes

Gaby Pas-Van Riet
 Peter Rijkx
 Christina Singer
 Cäcilia Kaschel

Hautbois

Lajos Lencsés
Annette Schütz
Michael Rosenberg
Kamen Nikolov

Clarinettes

Dirk Altmann
Karl-Theo Adler
Kurt Berger
Rudolf König

Bassons

Hanno Dönneweg
Eduardo Calzada
Georg Ter Voert
Margit Vogelmann

Cors

Joachim Bänsch
Wolfgang Wipfler
Raymond Warnier
Dietmar Ullrich
Josef Weissteiner

Trompettes

Thomas Hammes
Markus Mester
Dietmar Boeck
Christof Skupin

Trombones

Andreas Kraft
Frank Szathmary-Filipitsch
Harald Matjacic

Tuba

Jürgen Wirth

Timbales

Wieland Junge

Salle Pleyel

Président : Laurent Bayle

Notes de programme

Éditeur : Hugues de Saint Simon
Rédacteur en chef : Pascal Huynh
Rédactrice : Gaëlle Plasseraud
Maquettiste : Ariane Fermont
Stagiaire : Émilie Moutin

Salle Pleyel

Chèques-cadeaux



- > en vente sur place
- > sur www.sallepleyel.fr
- > au 01 42 56 13 13

Frais de gestion : 5 € par commande

252, rue du faubourg Saint-Honoré • 75008 Paris

Salle Pleyel | Prochains concerts

DU DIMANCHE 20 AVRIL AU VENDREDI 16 MAI

DIMANCHE 20 AVRIL - 16H

Gustav Mahler

Kindertotenlieder

Symphonie n° 5

Orchestre National d'Île-de-France

Yoël Levi, direction

Ekaterina Semenchuk, mezzo-soprano

Production Orchestre National d'Île-de-France.

VENDREDI 25 AVRIL - 20H

Olivier Messiaen

Trois Petites Liturgies de la Présence Divine

Wolfgang Amadeus Mozart

Symphonie n° 40

Orchestre Philharmonique de Radio France

Maîtrise de Radio France

Myung-Whun Chung, direction

Morgan Jourdain, chef de chœur

Roger Muraro, piano

Valérie Hartmann-Clavierie, ondes Martenot

SAMEDI 26 AVRIL - 20H

Richard Strauss

Till Eulenspiegel

Wiegenlied op. 41 n° 1

Waldseligkeit op. 49 n° 1

« *Ich wollt' ein Strauslein binden* » op. 68 n° 2

« *Morgen!* » op. 27 n° 4

Gustav Mahler

Symphonie n° 4

Budapest Festival Orchestra

Iván Fischer, direction

Miah Persson, soprano

MARDI 13 MAI - 20H

Richard Wagner

Ouverture de Faust

Wolfgang Amadeus Mozart

Concerto pour violon n° 4

Anton Bruckner

Symphonie n° 3 « Wagner » version 1877

Orchestre National de Lyon

Jun Märkl, direction

Julia Fischer, violon

Coproduction Orchestre National de Lyon, Salle Pleyel

MERCREDI 14 MAI - 20H

Mili Balakirev

Ouverture sur trois thèmes russes

Sergueï Prokofiev

Symphonie concertante

Anatol Liadov

Le Lac enchanté

Igor Stravinski

Symphonie en trois mouvements

Orchestre de Paris

Sir Andrew Davis, direction

Natalia Gutman, violoncelle

JEUDI 15 MAI - 20H

Carl Nielsen

Mascarade

Jean Sibelius

Concerto pour violon en ré mineur

Béla Bartok

Le mandarin merveilleux

Orchestre symphonique du CNR de paris

Le Jeune Chœur de Paris

Daniel Kawkal, direction

Shuneske Satol, violon

Production CNR de Paris

VENDREDI 16 MAI - 20H

Jacques Hétu

Le Tombeau de Nelligan - création

Wolfgang Amadeus Mozart

Concerto pour piano n° 25

Johannes Brahms

Symphonie n° 3

Orchestre Philharmonique de Radio France

Peter Oudjian, direction

Richard Goodel, piano

Deloitte Mécène de l'art de la voix

partenaires média Salle Pleyel

